

LES VOIX DE LA MÉMOIRE (PROUST ET LE TÉLÉPHONE)

Francisco González Fernández
Universidad de Oviedo

RESUMEN

Donde otros no vieron más que un aparato de gran utilidad, Proust descubrió un instrumento que le permitía profundizar en el conocimiento del ser y del arte. Porque disocia la voz del rostro, el teléfono pone de relieve las inflexiones que normalmente permanecen silenciadas. El invento de Graham Bell hace así de la voz un signo que revela la esencia misma del ser, y se convierte en metáfora de esa red semiótica que es *À la recherche du temps perdu*.

Palabras clave: teléfono, voz, té, signo, red.

RÉSUMÉ

Là où d'autres ne virent qu'un appareil particulièrement utile, Proust découvrit un instrument qui lui permettait d'approfondir sa connaissance de l'être et de l'art. Parce qu'il dissocie la voix du visage, le téléphone met en relief les inflexions qui d'habitude demeurent imperceptibles. L'invention de Graham

Bell fait de la voix un signe qui révèle l'essence même de l'être, et devient la métaphore de ce réseau sémiotique qu'est *À la recherche du temps perdu*.

Mots-clés: téléphone, voix, thé, signe, réseau.

ABSTRACT

Where others just saw a highly useful device, Proust discovered an instrument that allowed him to go deeply into the knowledge of the being and of art. As it dissociates voice and face, Graham Bell's invention brings up those nuances of the voice that habitually remain silenced. Thus, the telephone turns the voice into a sign capable of revealing the very essence of the self, and becomes a metaphor of that semiotic network that is *À la recherche du temps perdu*.

Keywords: telephone, voice, tea, sign, network.

Un soir, un soir fabuleux, dans la vaste chambre de l'appartement que Proust habitait au 102 boulevard Haussmann, un tintement de téléphone vint tout à coup déchirer le silence qu'une porte close et des planches de liège figées aux murs essayaient en vain de préserver. Par exception inouïe Nicolas, le fidèle valet de chambre, ne répondit pas à l'appel. Le téléphone ne cessait pas pour autant de sonner au bout du couloir. Il fallait donc se lever pour faire taire immédiatement ce cri mécanique qui pénétrait dans l'oreille avec l'intensité d'un dard. Pourtant quand Proust se trouva enfin face au téléphone il ne fit pas le moindre geste pour décrocher le récepteur. Sa pensée s'était emparée de lui. Il était là debout, comme médusé, à regarder et à écouter, à examiner cet instrument que l'influence anesthésiante de l'Habitude avait fini par rendre familier et presque invisible à ses yeux et à ceux de ses contemporains. Il regardait l'appareil comme si quelque génie venait de le créer à l'instant même. Il le découvrait comme l'explorateur découvre un continent perdu. Cependant le téléphone sonnait toujours... À l'autre bout du fil on allait devoir patienter car l'écrivain n'était plus libre: il répondait à un appel plus impérieux qui s'adressait directement aux profondeurs de son être: il cherchait.

Comme le chemin de fer, l'automobile ou l'aéroplane, le téléphone est une invention qui ouvre à Proust les portes de sanctuaires que l'on avait peu fréquentés avant

lui¹. Là où d'autres n'ont vu qu'un objet particulièrement utile ou une expression de la modernité, l'auteur de la Recherche a découvert un instrument permettant d'appréhender le réel dans une perspective tout à fait nouvelle. Il avait appris dans les *Mille et une nuits* qu'en se servant de la parole on pouvait parfois faire apparaître derrière un simple rocher des montagnes de trésors. Un mot magique, un *sésame ouvre-toi*, voilà ce que représente pour Proust le téléphone. On s'en aperçoit déjà rien qu'à observer sa vie quotidienne. Quand on voulait lui rendre visite au boulevard Haussmann, il était de rigueur de sonder auparavant au téléphone. Nicolas, qui veillait au repos de son maître et qui lui servait de relais avec le monde, indiquait alors au visiteur s'il pouvait venir voir Proust ce soir-là et à quelle heure. Seul le téléphone donnait ainsi accès à l'intérieur de la sombre demeure de l'écrivain. Ce rituel domestique resterait la simple bizarrerie d'un maladif s'il ne renfermait pas également une signification dont il est permis d'étendre la portée à la vie et à l'oeuvre de l'auteur de la *Recherche*.

Le téléphone est pour Proust une clef, une clef qui lui permet tout d'abord de sentir la douleur que sa mère avait refoulée au fond de son coeur. L'épisode, que l'on retrouve d'ailleurs transposé dans *Jean Santeuil* puis dans la *Recherche*, demeure célèbre. Le 19 octobre 1896 Proust venait d'arriver à Fontainebleau dans l'intention de continuer à écrire *Jean Santeuil*, mais, comme d'habitude, dès qu'il entra dans la chambre de l'hôtel il fut pris d'un vif désir de rentrer à Paris. Le lendemain, il décida tout de même de téléphoner à sa mère. Après une longue et douloureuse attente, il réussit enfin à entendre sa voix à l'autre bout du fil. Et tandis que Madame Proust parlait, tandis qu'elle essayait de rassurer son fils, Marcel eut l'impression qu'il entendait cette voix pour la première fois de sa vie. Détachée, par le miracle du téléphone, de son visage imperturbablement enjoué, la voix sortait du récepteur singulière, autre, différente de la voix que Proust lui connaissait. C'était une voix brisée, écrivait-il plus tard à Antoine Bibesco, une voix pleine de fêlures et de fissures (cf. Tadié, 1996: 329), une voix qui lui révélait les souffrances que sa mère avait secrètement endurées tout au long de sa vie. Le téléphone n'était donc pas seulement un instrument admirable pour communiquer à distance. Il s'agissait également d'un

¹ Les oeuvres de Proust renvoient à la Bibliothèque de la Pléiade, citée dans la bibliographie. Les citations de *Jean Santeuil* sont désignées dans le texte par les sigles JS entre parenthèses et celles de trois volumes d'*À la recherche du temps perdu* par les chiffres romains I, II, III.

appareil qui libérait la parole de l'entrave du visage, qui en rendant à l'oreille l'essence même de la voix parvenait à faire ressortir la vérité de l'être. Le téléphone portait ainsi un savoir essentiel qui allait désormais devenir l'objet d'une recherche dont l'oeuvre de Proust serait le laboratoire². Savoir sur le monde, savoir sur l'être, mais aussi et peut-être surtout, savoir sur la littérature. Car si Proust fait du téléphone un objet d'étude qu'il s'applique à analyser dans son oeuvre, il s'en sert également comme d'un instrument pour approfondir sa connaissance du roman. Quand il voulait illustrer la conception de son livre à venir, le narrateur de la *Recherche* préférait à la métaphore du microscope celle du télescope: dans les esquisses de son oeuvre toutes les choses apparaissaient très petites, disait-il, "parce qu'elles étaient situées à une grande distance" (III, 1041). C'était au moyen d'une écriture télescopique que le narrateur parvenait à rendre plus proches les événements et les êtres. Mais le téléphone ne supprime-t-il pas également la distance? Dans son *Dictionnaire du diable* Ambrose Bierce définissait justement le télescope comme un instrument qui entretient avec l'oeil un rapport semblable à celui qu'entretient le téléphone avec l'oreille (cf. Bierce, 1986: 152). C'est que le téléphone est bien un télescope de la voix. Et Proust s'en sert dans la *Recherche* pour rapprocher les voix éloignées dans l'espace mais aussi dans le temps, celles qui finiront par révéler au narrateur le mystère qui lui permettra de découvrir sa vocation, la voix intérieure d'où naît l'expérience littéraire.

Pendant qu'il attend que la ligne soit libre pour parler avec Andrée, le narrateur de la *Recherche* se demande comment aucun artiste moderne n'a encore peint "au lieu de 'la lettre', du 'clavecin', etc., cette scène qui pourrait s'appeler: 'Devant le téléphone', et où naîtrait si spontanément sur les lèvres de l'écouteuse un sourire d'autant plus vrai qu'il sait n'être pas vu." (III, 100). Ce portrait imaginaire a sans doute valeur d'emblème: il manifeste qu'il existe dans l'oeuvre de Proust un rapport étroit entre la femme et le téléphone. C'est Mme Cottard avouant qu'elle a "platement intrigué pour avoir la permission de venir un jour parler devant l'appareil" que la belle-soeur d'une de ses amies vient de faire installer chez elle (I, 607). C'est Mme de Guermites écoutant amusée les

2 Michel Pierssens avait déjà signalé à ce propos que le téléphone était dans l'oeuvre de Proust un système de *savoirs* fondamental: "c'est le téléphone ou l'automobile, chez Proust, qui permet d'approfondir encore dans la *Recherche* l'abîme de l'Espace et du Temps." (Pierssens, 1990: 8).

tristes confidences que l'ex-maîtresse de son mari lui raconte au téléphone (II, 483). Ce sont les téléphonages de Mme Verdurin pour inviter les fidèles à son salon (II, 855) ou pour communiquer à la société parisienne les dernières nouvelles de la guerre (III, 729). Ces quelques exemples pourraient toutefois porter à croire que le téléphone n'est qu'un excellent moyen pour colporter de façon immédiate des propos de commères. Il n'en est rien. Si dans l'oeuvre de Proust cet appareil appartient de préférence à l'univers des femmes, c'est notamment parce qu'il permet au narrateur d'étudier en profondeur leur voix. Dans la *Recherche* la voix masculine ne livre aucun secret à travers le récepteur. Il n'y a ailleurs tout au long du roman que deux hommes qui aient un contact téléphonique avec le narrateur: Saint-Loup -qui, en expliquant à Marcel ses tentatives de se réconcilier avec sa maîtresse à l'appareil (II, 124), en l'invitant ensuite à utiliser le téléphone (II, 132), en lui racontant enfin à travers le récepteur ses démarches auprès d'Albertine (III, 471), est tour à tour son initiateur, son modèle et son messenger- et un téléphoniste anonyme -qui se borne de façon significative à reproduire avec exactitude les paroles de Françoise qu'une peur ancestrale empêche de s'approcher du récepteur (III, 155). Or dans les deux cas l'appel a pour but unique de rapporter à Marcel les activités d'Albertine. Il est bien encore question de découvrir les mystères que renferme le monde féminin, celui de l'amante en l'occurrence, mais la voix du messenger semble être à ce propos tout à fait stérile. Quand un homme lui parle au téléphone, Marcel se montre tout à fait insensible aux qualités de la voix: il ne saisit pour ainsi dire que le message. Il agit de façon bien différente lorsqu'il a une femme à l'autre bout du fil. Il prête alors une oreille toute attentive à ces modulations de la voix qui par-delà les mots dévoilent la vérité.

La conversation téléphonique avec Andrée est à ce titre exemplaire. Avant de raccrocher le récepteur, l'amie d'Albertine adresse à Marcel une de ces phrases spéciales, dit-il, dont l'enjolivement s'était alors développé autour du téléphone "comme jadis autour des 'thés'": *Cela m'a fait grand plaisir d'entendre votre voix*. Phrase qui n'est pour Andrée qu'une formule de politesse devenue banale par l'usage courant du téléphone, mais à laquelle le narrateur rend tout son sens original:

J'aurais pu en dire autant, et plus véridiquement qu'Andrée, car je venais d'être infiniment sensible à sa voix, n'ayant jamais remarqué jusque-là qu'elle était si différente des autres. Alors, je me rappelai d'autres voix encore, des voix de femmes surtout, les

unes ralenties par la précision d'une question et l'attention de l'esprit, d'autres essoufflées, même interrompues, par le flot lyrique de ce qu'elles racontent; je me rappelai une à une la voix de chacune des jeunes filles que j'avais connues à Balbec, puis de Gilberte, puis de ma grand'mère, puis de Mme de Guermantes; je les trouvai toutes dissemblables, moulées sur un langage particulier à chacune, jouant toutes sur un instrument différent, et je me dis quel maigre concert doivent donner au Paradis les trois ou quatre anges musiciens des vieux peintres, quand je voyais s'élever vers Dieu, par dizaines, par centaines, par milliers, l'harmonieuse et multisonore salutation de toutes les Voix. (III, 101-102)

Le téléphone est donc à la fois un instrument de communication, un appareil qui manifeste la singularité de la voix féminine et un moyen mnémotechnique d'une portée prodigieuse. Aussi chez Proust le téléphone semble-t-il être imprégné des propriétés du thé. De même que d'un petit gâteau qui semble avoir été *moulé* dans une coquille de Saint-Jacques sortent, quand on le trempe dans une tasse de thé, les fleurs du jardin familial, celles du parc de Swann, les nymphéas de la Vivonne, les gens du village, l'église et enfin tout Combray, du téléphone proustien surgissent une à une des voix féminines "moulées sur un langage particulier" qui composent un chœur infini capable de rivaliser avec les Voix angéliques. Comme le thé, dont la saveur fait éprouver au narrateur la résistance et entendre "la rumeur des distances traversées" (I, 46), le téléphone permet à la mémoire de retrouver le paradis perdu. Mais pour parvenir à écouter ces sonorités célestes, il faut auparavant invoquer les divinités qui gardent l'entrée du sanctuaire de la voix. En effet, entre le narrateur et ses interlocutrices s'interposaient alors les demoiselles du téléphone. Ces modestes employées de la Société Générale des Téléphones possédaient aux yeux du narrateur un pouvoir énorme, celui d'établir ou de couper la communication, c'est-à-dire de faire apparaître ou disparaître la voix de l'être cher. Elles devaient par conséquent être de nature divine. Aussi deviennent-elles pour le narrateur

[...] les Vierges Vigilantes dont nous entendons chaque jour la voix sans jamais connaître le visage, et qui sont nos Anges gardiens dans les ténèbres vertigineuses dont elles surveillent jalousement les portes; les Toutes-Puissantes par qui les absents surgissent à notre côté, sans qu'il soit permis de les apercevoir; les Danaïdes de l'invisible qui sans cesse vident, remplissent, se transmettent les urnes des sons; les ironiques Furies qui, au moment que nous murmurions une confidence à une amie, avec l'espoir que personne ne

nous entendait, nous crient cruellement: 'J'écoute'; les servantes toujours irritées du Mystère, les ombrageuses prêtresses de l'Invisible (II, 133), les Filles de la Nuit, les Messagères de la parole, les divinités sans visage. (II, 136)

Il y a certes de l'humour dans cette caractérisation protéiforme des standardistes, mais en leur donnant des propriétés et des traits divins Proust manifeste aussi son intention de rendre au téléphone la dimension surnaturelle qu'il avait à ses débuts et qu'il a perdue sous l'influence de l'Habitude. Il s'agit en effet d'un "instrument surnaturel devant les miracles duquel on s'émerveillait jadis, et dont on se sert maintenant sans même y penser, pour faire venir son tailleur ou commander une glace" (III, 32). Proust ressuscite tout au long de la *Recherche* "les forces sacrées avec lesquelles nous sommes en contact" en parlant au téléphone; il nous fait redécouvrir

[...] l'admirable féerie à laquelle quelques instants suffisent pour qu'apparaisse près de nous, invisible mais présent, l'être à qui nous voulions parler et qui, restant à sa table, dans la ville qu'il habite (pour ma grand'mère c'était Paris), sous un ciel différent du nôtre, par un temps qui n'est pas forcément le même, au milieu de circonstances et de préoccupations que nous ignorons et que cet être va nous dire, se trouve tout à coup transporté à des centaines de lieues (lui et toute l'ambiance où il reste plongé) près de notre oreille, au moment où notre caprice l'a ordonné. Et nous sommes comme le personnage du conte à qui une magicienne, sur le souhait qu'il en exprime, fait apparaître, dans une clarté surnaturelle, sa grand'mère ou sa fiancée en train de feuilleter un livre, de verser des larmes, de cueillir des fleurs, tout près du spectateur et pourtant très loin, à l'endroit même où elle se trouve réellement. (II, 133)

Ainsi, à nouveau comme le thé, le téléphone accomplit le miracle de rendre immédiate la présence des êtres et des lieux qui étaient hors de portée. Mais il ne suffit pas de dire que le téléphone est à l'espace ce que le thé est au temps, car pour Proust l'invention de Graham Bell a également la capacité de ressusciter le passé. C'est, si j'ose dire, un "téléphone". Dans *Jean Santeuil*, la mémoire était déjà comparée au téléphone. Les images d'autrefois venaient en effet à l'esprit du grand-père du héros avec la même vitesse que met l'électricité "à conduire à notre oreille penchée sur un cornet téléphonique une voix pourtant bien éloignée" (JS, 243). Dans la *Recherche* Proust ira même plus loin

puisque c'est grâce au téléphone que le narrateur, tel un spirite, entrera en contact avec l'au-delà.

Mécanique infernale pour Léon Bloy (1983: 122), invention du démon pour Ambrose Bierce (*Op. cit.*), le téléphone communique également chez Proust avec les entrailles de la terre, avec un enfer qui n'a cependant rien de diabolique. Les messagères de la parole sont aussi les gardiennes du royaume d'Hadès. La curieuse histoire de l'invention du téléphone automatique me semble à ce sujet grosse de symbolisme. En effet, le propriétaire d'une entreprise de pompes funèbres de Kansas City nommé Strowger ayant remarqué que le nombre de ses clients avait tout à coup diminué de façon mystérieuse, réalisa une enquête personnelle qui finit par lui apprendre que la téléphoniste locale était l'épouse du patron de l'autre service funéraire de la ville. Profondément indigné de voir qu'elle envoyait tous les clients chez son mari, Strowger se serait mis à travailler jusqu'à découvrir en 1889 un système téléphonique qui élimine toute médiation humaine et qui porte aujourd'hui son nom. J'ignore si Proust connaissait cette anecdote, mais, comme la téléphoniste américaine, ses demoiselles voisinent avec la mort. Voix sans visage, elles appartiennent déjà au royaume des ombres; voix médiumniques, elles évoquent les esprits désincarnés que l'on entend à l'autre bout du fil. Les demoiselles du téléphone sont les servantes de Perséphone. Elles rapportent à notre oreille le son des voix qui surgissent du fond des ténèbres:

Bien souvent, écoutant de la sorte, sans voir celle qui me parlait de si loin, il m'a semblé que cette voix clamait des profondeurs d'où l'on ne remonte pas, et j'ai connu l'anxiété qui allait m'êtreindre un jour, quand une voix reviendrait ainsi (seule, et ne tenant plus à un corps que je ne devais jamais revoir) murmurer à mon oreille des paroles que j'aurais voulu embrasser au passage sur des lèvres à jamais en poussière. (II, 134)

Parce qu'il dissocie la voix du corps, le téléphone devient chez Proust un instrument de nécromancie, une nouvelle et moderne lyre d'Orphée.

C'est un coup de téléphone à sa grand'mère, sans doute l'un des épisodes les plus emblématiques du roman, qui fait comprendre au narrateur de la *Recherche* toute la puissance infernale que renferme un simple récepteur. Après une longue attente, les Prêtresses de l'Invisible permettent enfin au héros d'entendre tout à coup la voix de sa

grand'mère, cette voix qu'il croyait à tort connaître si bien, car chaque fois qu'elle avait causé avec lui, il avait toujours suivi ce qu'elle disait "sur la partition ouverte de son visage" (II, 134). Mais la voix elle-même, il l'écoute à présent pour la première fois: "Et parce que cette voix m'apparaissait changée dans ses proportions dès l'instant qu'elle était un tout, et m'arrivait ainsi seule et sans l'accompagnement des traits de la figure, je découvris combien cette voix était douce" et triste (II, 135). "Vue sans le masque du visage" (II, 135), la voix livre les secrets que l'individu garde au plus profond de son coeur. Mais en isolant la voix ne finit-on pas par la momifier? C'est du moins ce qui arrive au narrateur lorsque, ayant conscience de l'effrayante solitude qui plane sur sa grand'mère, il est pris d'un vif désir de l'embrasser: "je n'avais près de moi que cette voix, fantôme aussi impalpable que celui qui reviendrait peut-être me visiter quand ma grand'mère serait morte" (II, 136). Et c'est précisément à ce moment-là, quand elle devient de plus en plus évanescence, que les Filles de la Nuit coupent la communication. Cherchant à récupérer le son lointain de sa voix, tâtonnant dans les ténèbres, le narrateur commence à comprendre que sa grand'mère s'enfonce dans les entrailles de la terre: "Il me semblait que c'était déjà une ombre chérie que je venais de laisser se perdre parmi les ombres, et seul devant l'appareil, je continuais à répéter en vain: "grand'mère, grand'mère", comme Orphée, resté seul, répète le nom de la morte." (II, 136). L'impression est d'ailleurs si violente qu'il décide sur le champ de rentrer à Paris le lendemain. C'est qu'il lui faut se délivrer "au plus vite, dans ses bras, du fantôme, insoupçonné jusqu'alors et soudain évoqué par sa voix" (II, 140), mais c'est justement ce fantôme-là, constate-t-il, qu'il apercevra à son arrivée quand, entré au salon sans que sa grand'mère fût avertie de son retour, il la trouvera en train de lire (II, 140), soit exactement comme dans le conte qu'il évoquait auparavant pour illustrer les propriétés presque surnaturelles du téléphone. La métamorphose vient d'être accomplie: le récepteur ayant manifesté la voix dans toute sa vérité, la personne n'est plus qu'un esprit désincarné.

Clef qui ouvre les portes du royaume des ombres, appareil qui transmet la voix des morts, le téléphone proustien s'apparente au phonographe. Edmond de Goncourt signalait dans son *Journal* que "la survie des hommes célèbres serait faite dans l'avenir non pas avec la peinture, non pas avec la sculpture", mais par le phonographe qui répéterait les paroles du mort: "Pense-t-on au mot célèbre prononcé avec la voix même du mort et qui,

par les perfectionnements, n'aura plus rien de la nasalité de Polichinelle?" (Goncourt, 1959: 1194). Parce qu'il reproduit et conserve la voix, le phonographe, comme l'appareil-photo, est un instrument fantasmagorique. Mais de même que le téléphone rend encore plus sensible et douloureuse la distance qui nous sépare de l'être cher, précisément parce qu'il nous donne l'illusion qu'il est auprès de nous, chez Proust le phonographe ne fait qu'approfondir davantage l'abîme qui nous écarte des êtres que l'on a perdus: le bon son de la voix, remarque précisément le narrateur, "isolément reproduit par le phonographe, ne nous consolerait pas d'avoir perdu notre mère" (I, 384). Artifice mécanique, le phonographe ne saurait ressusciter les cadavres, mais, tout comme le téléphone, il possède une valeur heuristique qui fascine Proust. En effet, téléphone et phonographe permettent de découvrir la vraie dimension de la voix. Il y avait, au dire de Pascal Quignard, dans la tragédie grecque des acteurs qui portaient un masque qui "déformait la voix comme la mue" (Quignard, 1987: 91). Mais un masque quelconque ne suffit-il pas à transformer la voix de l'être qui le porte? Tout masque, ne serait-ce qu'un simple loup, en dissociant la voix du visage, ne semble-t-il pas la rendre étrange alors qu'elle se livre au contraire dans toute sa vérité? Chez Proust un masque ne sert pas à cacher mais à révéler. C'est que pour lui le masque authentique n'est autre que le visage car il déguise la substance qui renferme l'essence de l'être, la voix. En ce sens, téléphone et phonographe servent à révéler le son pur de la voix en faisant tomber le "masque du visage". Or, précisément lors de la fameuse matinée chez la princesse de Guermantes où le Temps déguise tout le monde comme dans un bal costumé, le narrateur a l'impression que la voix d'un de ses anciens camarades est "émise par un phonographe perfectionné, car si c'était celle de mon ami, elle sortait d'un gros bonhomme grisonnant que je ne connaissais pas" (III, 941). L'ami a si bien changé que seul le rire, le fou rire, permettra au narrateur de retrouver le regard innocent et mobile qui caractérisait jadis le garçon. Mais le rire ne dure qu'un instant et, "comme dans *l'Odyssée* Ulysse s'élançant sur sa mère morte, comme un spirite essayant en vain d'obtenir d'une apparition une réponse qui l'identifie, comme le visiteur d'une exposition d'électricité qui ne peut croire que la voix que le phonographe restitue inaltérée soit tout de même spontanément émise par une personne" (III, 942), le narrateur cesse finalement de reconnaître son ami. La voix de l'ancien camarade n'a pas changé, pas plus que celle d'Odette qui ce même soir est "triste,

presque suppliante, comme celle des morts dans *l'Odyssée*" (III, 950). C'est que pour Proust la voix est ce qui résiste à l'usure du Temps et à l'oubli de la mort. Inaltérable, elle désigne l'identité quand bien même le visage, devenu masque ou fantôme, n'est plus qu'un vague souvenir.

Mais on se gardera de confondre la voix avec l'essence de l'être qu'elle évoque. Au même titre qu'un geste ou qu'un regard involontaires, il s'agit d'un signe qui donne accès au monde essentiel quand on la fait passer au laminoir de l'analyse, quand on l'écoute à travers ces instruments sémiotiques que l'on appelle le phonographe et le téléphone. La voix d'Albertine est en ce sens emblématique. Derrière le mot "il paraît" qu'elle vient d'employer, le narrateur entr'aperçoit un jour une de ces notes propres à la jeune fille dans lesquelles, comme dans la pointe mutine de son nez, il reconnaît certaines de ses qualités alertes et un peu provinciales: "Les unes et l'autre se valaient et auraient pu se suppléer, et sa voix était comme celle que réalisera, dit-on, le photo-téléphone de l'avenir: dans le son se découpait nettement l'image visuelle" (I, 930). Or, comme on l'aura remarqué, la voix et l'expression faciale ne se rejoignent que parce que l'une et l'autre sont des signes. Comme ses paroles, ses lettres, ses actions ou ses gestes, la voix de Mlle Simonet est pour le narrateur un hiéroglyphe qu'il s'attache à déchiffrer. C'est que toute la personnalité d'Albertine représente à ses yeux une énigme dont il voudrait découvrir le sens véritable. Mais à mesure qu'il poursuit son enquête il s'aperçoit qu'Albertine tisse autour d'elle une toile dont les fils forment un réseau sémiotique inextricable. Ainsi, par exemple, quand il apprend qu'elle connaît Mlle Vinteuil et son amie, la pratiquante professionnelle du Saphisme, le narrateur constate que cette révélation était auprès de ce qu'il avait "imaginé dans les plus grands doutes, ce qu'est au petit acoustique de 1889, dont on espérait à peine qu'il pourrait aller du bout d'une maison à une autre, les téléphones planant sur les rues, les villes, les champs, les mers, reliant les pays." (II, 1115) La découverte des liaisons de sa maîtresse fait donc apparaître un monde de communications prodigieuses dont le réseau téléphonique moderne est l'image explicite et Albertine le centre inaccessible où aboutissent tous les signes. Car Mlle Simonet est moins une femme qu'un foisonnement de signes, un être divin qui, sous le regard jaloux du narrateur, finit par se métamorphoser en cygne mythologique et sémiotique:

Me souvenant de ce qu'elle [Albertine] était sur mon lit, je croyais voir sa cuisse recourbée, je la voyais, c'était un col de cygne, il cherchait la bouche de l'autre jeune fille. Alors je ne voyais même plus une cuisse, mais le col hardi d'un cygne, comme celui qui dans une étude frémissante cherche la bouche d'une Léda qu'on voit dans toute la palpitation spécifique du plaisir féminin, parce qu'il n'y a qu'un cygne, qu'elle semble plus seule, de même qu'on découvre au téléphone les inflexions d'une voix qu'on ne distingue pas tant qu'elle n'est pas dissociée d'un visage où on objective son expression. Dans cette étude le plaisir, au lieu d'aller vers la femme qui l'inspire et qui est absente, remplacée par un cygne inerte, se concentre dans celle qui le ressent. Par instants la communication était interrompue entre mon coeur et ma mémoire. Ce qu'Albertine avait fait avec la blanchisseuse ne m'était plus signifié que par des abréviations quasi algébriques qui ne représentaient plus rien: mais cent fois par heure le courant interrompu était rétabli et mon coeur était brûlé par un feu d'enfer [...]. (III, 528)

Albertine est bel et bien une demoiselle du téléphone: son cygne ressemble à un récepteur et la signification de ses actes possède la qualité du courant électrique. Mais cette capricieuse gardienne de l'Invisible n'est pas toujours en mesure d'assurer la communication: le courant sémiotique est parfois interrompu, la ligne est souvent en dérangement. C'est justement pendant une conversation téléphonique avec Albertine, autre épisode emblématique comme celui du téléphonage de la grand'mère, que le narrateur comprend qu'il ne peut trouver son chemin dans le dédale de signes auquel il est confronté: "Pour Albertine, je sentais que je n'apprendrais jamais rien, qu'entre la multiplicité entremêlée des détails réels et des faits mensongers je n'arriverais jamais à me débrouiller" (II, 734). Il aura beau demander à Saint-loup ou à Françoise de lui rapporter au téléphone les secrètes démarches d'Albertine, jamais il ne parviendra à saisir la vérité de ses actes. Chaque nouvelle information ne fera d'ailleurs que multiplier le nombre des lignes du tissu sémiotique. Aussi, en ce qui concerne l'univers d'Albertine, le réseau téléphonique ne sera-t-il guère plus qu'une image exprimant l'inextricable enchevêtrement des signes. C'est un autre personnage qui fera comprendre au narrateur que dans sa propre existence le réseau téléphonique est aussi l'expression exacte de la bonne transmission sémiotique. Si Albertine avait ouvert au narrateur les portes de la sémiose, Swann, à l'instar du cygne de Mantoue, se chargera de le guider dans cet univers infernal.

Swann est tout d'abord un nom. Un nom d'origine anglaise, selon le témoignage

du narrateur (III, 585), que la simple chute d'un N suffit à transformer pour les anglophones en cygne. À un certain Harry Swann qui avait cru reconnaître son nom dans la *Recherche*, Proust répondit ce qu'avait dit par esprit ou par naïveté une soeur du Roi d'Angleterre, à savoir que *Du côté de chez Swann* c'était "l'histoire de Lédà vue du côté du cygne", et il ajoutait que s'il avait été moins fatigué il aurait "mille choses amusantes à raconter sur ce sujet" (cf. Fraisse, 1996: 258). Dans la *Recherche* Swann est le Cygne, ou si l'on préfère, le signe des signes. Car il se trouve au centre du réseau où aboutissent tous les fils qui composent l'existence du narrateur. Pendant la révélation de la bibliothèque des Guermantes (III, 915), Marcel comprend enfin que, de manière plus ou moins directe, il doit à Swann la matière du livre qu'il compte écrire et même la décision de réaliser cette oeuvre, puisque c'est ce personnage qui relie tous les événements et toutes les personnes qui ont joué un rôle décisif dans sa vie. C'est Swann qui donne un sens à une existence que son protagoniste avait toujours trouvée décousue et hétérogène. C'est Swann qui est même responsable de la découverte du Temps:

Si c'était cette notion du temps incorporé, des années passées non séparées de nous, que j'avais maintenant l'intention de mettre si fort en relief, c'est qu'à ce moment même, dans l'hôtel du prince des Guermantes, ce bruit des pas de mes parents reconduisant M. Swann, ce tintement rebondissant, ferrugineux, intarissable, criard et frais de la sonnette qui m'annonçait qu'enfin M. Swann était parti et que maman allait monter, je les entendis encore, je les entendis eux-mêmes, eux situés pourtant si loin dans le passé. Alors, en pensant à tous les événements qui se plaçaient forcément entre l'instant où je les avais entendus et la matinée Guermantes, je fus effrayé de penser que c'était bien cette sonnette qui tintait encore en moi, sans que je pusse rien changer aux criaillements de son grelot, puisque, ne me rappelant plus bien comment ils s'éteignaient, pour le réapprendre, pour bien l'écouter, je dus m'efforcer de ne plus entendre le son des conversations que les masques tenaient autour de moi. Pour tâcher de l'entendre de plus près, c'est en moi-même que j'étais obligé de redescendre. C'est donc que ce tintement y était toujours, et aussi, entre lui et l'instant présent, tout ce passé indéfiniment déroulé que je ne savais que je portais. Quand elle avait tinté, j'existais déjà, et depuis, pour que je l'entendisse encore ce tintement, il fallait qu'il n'y eût pas eu discontinuité, que je n'eusse pas un instant cessé d'exister, de penser, d'avoir conscience de moi, puisque cet instant ancien tenait encore en moi, que je pouvais encore retourner jusqu'à lui, rien qu'en descendant plus profondément en moi. (III, 1046-7)

Contrairement au réseau d'Albertine, ici la communication est assurée en permanence, le courant circule sans la moindre interruption. Et le bruit qui retentit encore dans le coeur et la mémoire de Marcel ne saurait être que la figuration du tintement d'un téléphone³. Car Proust avait soigneusement souligné au tout début de la *Recherche* que les soirs où Swann rendait visite à la famille de Marcel, on le reconnaissait d'abord à son tintement puis à sa voix: "mon grand père disait: 'Je reconnais la voix de Swann'. On ne le reconnaissait en effet qu'à la voix [...] parce que nous gardions le moins de lumière possible au jardin pour ne pas attirer les moustiques" (I, 14). Voix sans visage, Swann personnifie le téléphone. Expression du cygne, le tintement met en lumière la nature du signe. À propos de Proust, Gilles Deleuze remarquait que le signe exerce une violence qui nous force à chercher le vrai (cf. Deleuze, 1964: 25). Exactement comme la sonnerie d'un téléphone nous pousse à obéir à l'imposition de répondre à un appel⁴. Marcel ne répond à cet appel qu'à la fin du roman, quand il s'aperçoit que le tintement retentit toujours en lui. Il est alors contraint à écouter ce qui restait caché au plus profond de lui, ce qu'il cherchait pourtant ailleurs. En écoutant sa mère parler au téléphone, Jean Santeuil avait découvert "la douceur, la petite essence divine dont il avait si souvent rêvé, en l'imaginant pas du tout comme elle était, suave, magnifique, et qu'il a là dans son oreille, tout près, comme les petits morceaux offerts d'un coeur brisé, un petit morceau de glace qui fond" (JS, 360). À l'instar des paroles gelées de Rabelais, la voix doit fondre pour que le sens véritable, l'essence divine, devienne visible. La *Recherche* est la quête de ce sens perdu. Si au début du roman l'expérience de la madeleine trempée dans le thé avait déjà appris au narrateur qu'il était lui-même cette essence, le tintement de la fin lui révèle que la voix est le chemin qui mène à ce monde obscur. Ce n'est qu'en faisant abstraction des masques qu'il a autour de lui qu'il arrivera à écouter la voix qui des profondeurs de son être ne cesse de l'appeler depuis le soir où il avait entendu le fameux tintement, ce soir mythique où sa mère pour

3 C'est d'ailleurs le mot que Proust emploie dans la *Recherche* pour désigner la sonnerie du téléphone: "Une demi-heure plus tard le tintement du téléphone retentit et dans mon coeur battaient tumultueusement l'espérance et la crainte". (III, 155)

4 C'est ce qu'Italo Calvino a si bien décrit dans *Se una notte d'inverno un viaggiatore* en développant la comparaison entre la contrainte qu'exerce le début d'un chapitre-livre (intitulé de façon significative "dans un réseau de lignes qui s'enlacent") et celle du tintement d'un téléphone (Calvino, 1994: 155).

le consoler lui avait lu *François le Champi* d'une voix qui s'accommodait admirablement aux moindres détails de l'histoire (I, 42) et dont il entend finalement la résonance. Désormais tout ajournement devient impensable: il faut répondre à l'appel, à la vocation littéraire dont la *Recherche* est l'histoire. Alors, reclus dans sa chambre, Marcel, ce cosmopolite domestique⁵, décroche le téléphone et penche son oreille sur le cornet qui relie les pays qu'il porte en lui...

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

- BIERCE, A. (1986) *Diccionario del diablo*, Madrid, Ediciones del Dragón.
- BLOY, L. (1983) "Le téléphone de Calypso", *Histoires désobligeantes*, Paris, Union Générale d'Éditions, 10/18.
- CALVINO, I. (1994) *Se una notte d'inverno un viaggiatore*, Milano, Mondadori.
- DELEUZE, G. (1964) *Proust et les signes*, Paris, Presses Universitaires de France.
- ECHEVARRIA, J. (1995) *Cosmopolitas domésticos*, Barcelona, Anagrama.
- FRAISSE, L. (1996) *Proust au miroir de sa correspondance*, Paris, Sedes.
- GONCOURT, E. (1959) *Journal*, t.3, éd. R. Ricatte, Paris, Fasquelle et Flammarion.
- PIERSSENS, M. (1990) *Savoirs à l'oeuvre. Essais d'épistémocritique*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- PROUST, M. (1954) *À la recherche du temps perdu*, édition de Pierre Clarac et André Ferré, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 3 volumes.
- PROUST, M. (1971) *Jean Santeuil*, édition de Pierre Clarac, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard.
- QUIGNARD, P. (1987) *La leçon de musique*, Paris, Hachette.
- TADIE, J-Y. (1996) *Marcel Proust*, Paris, Gallimard.

5 J'emprunte la formule à l'essai *Cosmopolitas domésticos* de Javier Echevarría (Echevarría, 1995).